

Marc Perrenoud, quand il montre ses dents d'ivoire

> **Jazz** Le pianiste genevois sort un troisième disque en trio, «Vestry Lamento», et joue ce soir à Onex

> **Portrait** d'une musique éblouissante, qui tabasse les idées reçues en quelques accords

Arnaud Robert

Se précipiter à la fin du disque. Rien. Trois accords. Une mélodie qui se prend les pieds dans le plafond, un impressionnisme à la française et un swing de messe basse. «Nymphes Blues», à lui seul, justifie que l'on écoute le dernier album, le troisième, du Marc Perrenoud Trio. On dirait Miles Davis sans la trompette, des océans de fâcheries réconciliées. Le pianiste genevois, 32 ans, laisse tomber ses phalanges de compétition, ses gammes à toute bombe: l'odeur du silence sans son goût pesant. Pour tout dire, Marc est un prodige. Parce que, même dans les ballades, il parvient à vous décoiffer.

Il avait déjà sidéré ceux qui l'ont écouté. Deux albums en trio, avec le contrebassiste Marco Müller et le batteur Cyril Regamey, dont un *Two Lost Churches* qui paraissait déjà mieux suspendu que des acteurs hollywoodiens dans la stratosphère. Perrenoud revient. Il laisse beaucoup plus de champ à ses deux bandits. «Avant, je souhaitais tout contrôler. J'arrivais en studio avec le moindre arrangement en tête. C'est mon premier disque collectif.» Müller file le vertige sur ses quatre cordes nébuleuses. Elles arrivent l'affaire contre des grands vents qui, assurément, ne tardent pas à surgir.

Regamey, belle petite crapule capable de faire vaciller des tambours nègres, assoit sa pulsation comme jamais. Il ne veut plus démontrer (sa science, sa poésie, sa souplesse). Il est un batteur qui n'a plus le souci de la battue. Perrenoud a su choisir son équipage: c'est le prérequis des leaders. Ils ont voyagé un peu partout, en Asie, en Europe. Et cette nuit-là, cette nuit de Manhattan, où ils ont joué au Lincoln Center et où la critique américaine a fait de ce trio davantage qu'un exotisme

Le pianiste est allé loin. Au XXe siècle. Quand le jazz ne paraissait pas joué. Il est allé plus loin encore: traquer la gamme pentatonique...

en blues. «J'ai la chance de tourner beaucoup. Et cette route nous a permis d'ancrer notre son.»

Il ne faut pas absolument aller chercher le concept, l'idée-force, dans le vestibule de ce disque, *Vestry Lamento*. «Je me suis simplement rendu compte que le jazz emprunte depuis plus de dix ans à la pop, que le moindre trio reprend Nirvana. Je voulais retrouver les racines de ma pas-



Marc Perrenoud: «Je me suis simplement rendu compte que le jazz emprunte depuis plus de dix ans à la pop, que le moindre trio reprend Nirvana. Je voulais retrouver les racines de ma passion.» Autrement dit, ce jazz qui est «le point d'équilibre parfait entre le cerveau et la plante des pieds». ARCHIVES

sion.» Fils de musicien classique, élevé entre Berlin et Zurich, Perrenoud s'est rendu en Russie, chez Scriabine et ses études volcaniques, chez Igor Stravinski, à qui il voue un morceau. Il est allé du côté des Années folles, de Paris, du swing des années 1940 et d'un très vieux blues plein de marécages et de caïmans.

Le pianiste est allé loin. Au XXe siècle. Quand le jazz ne paraissait pas joué. Il est allé plus loin encore: traquer la gamme pentatonique, cet espérance archéologique autour duquel les Pygmées centrafricains et les Andins du Pérou se retrouvent. «Il y a quelque chose d'universel dans cette gamme coupée en cinq. Je souhaitais revenir en arrière pour créer du neuf.» De même, comme il a repris «Solar», «Autumn Lea-

ves» dans ses disques précédents, il s'attaque à «Body and Soul». Ce ne sont pas des standards de jazz. Ce sont des mélodies si ravalées, si empiétées, qu'elles semblent ne plus tenir debout que par la grâce de l'apesanteur.

Et pourtant, il en tire des ombres inouïes. Comme s'il était entré dans la composition par l'os plutôt que la peau. «J'adore reprendre ces thèmes. S'ils sont aussi connus, c'est qu'il y a une raison. J'essaie de comprendre comment ces mélodies sont construites. J'essaie aussi de trouver les faiblesses qui leur sont inhérentes.» Il ne répare rien. Il gratte la plaie. Marc Perrenoud publie aujourd'hui son album le plus étonnant. Une virtuosité gracieuse, dangereuse, comme celle de ces types qui se lancent des falaises

avec un costume d'oiseau synthétique et qui semblent surpris lorsqu'ils s'en tirent vivants.

Le jazz, nous dit Marc Perrenoud, n'est pas ce frou-frou mondain, subventionné largement pour flatter la bonne conscience humaniste des pays riches. Le jazz est le point d'équilibre parfait entre le cerveau et la plante des pieds. Dans «Igor», ce trio tombe à chaque mesure dix mètres plus haut que là où on l'avait abandonné, c'est un sabbat blanc, une chorégraphie nue où l'on finit rhabillé. Quand le pianiste gravit les scènes d'un peu partout, avec ses chemises trop serrées et ses cheveux en friche, il lui faut trois notes pour tabasser les idées reçues, pour rouler à contresens. A deux pas de lui, Cyril Regamey est son double obscur, son mauvais

génie, le tapageur qui ne laisse jamais le soufflé se reposer.

Avec Grand Pianoramax, avec Elina Duni, Colin Vallon ou Lucien Dubuis, avec quelques autres dont le nom est moins souvent prononcé, le Marc Perrenoud Trio donne du sens au jazz suisse. Un jazz qui n'a rien de suisse, au fond. Mais dont on est bêtement fier, avec ce rien de patriotisme contre lequel chaque particule de *Vestry Lamento* s'érige.

Marc Perrenoud Trio, Vestry Lamento (Double Moon).

Marc Perrenoud Trio en concert.

Je 31 octobre à 20h30, Manège d'Onex. Sa 9 novembre, Temple du Bas, Neuchâtel. Sa 7 décembre, Chorus, Lausanne. www.marperrenoud.com

«Les Femmes savantes», à Vidy-Lausanne Un spectacle qui fait ploc

Ploc. C'est le bruit que fait un spectacle très attendu lorsqu'au final, devant une salle comble, il tombe complètement à plat. Et ce bruit, on l'a malheureusement entendu au Théâtre Vidy-Lausanne mardi soir, dans la grande salle Charles Apothéloz. Denis Marleau, le plus cinéaste des metteurs en scène actuels, y présente *Les Femmes savantes*. Une production qui se joue à guichets fermés, mais qui surprend par sa platitude et son manque de personnalité. Elle se situe aux antipodes des travaux passionnants que cet artiste québécois, génie des univers visuels, a proposés jusque-là.

Certes, ce projet répond à une commande estivale du château de Grignan, dans la Drôme. Là où la fille de Madame de Sévigné vécut et échangea avec sa célèbre mère des lettres détaillées sur les mœurs du XVIIe siècle. Denis Marleau a choisi *Les Femmes savantes* car il voulait tisser un lien entre ces aristocrates érudites, réelles et fictionnelles. Il souhaitait aussi une comédie et n'avait jamais abordé Molière. Sensé. Comme cette idée de transposer l'action dans les années 1950 pour montrer sans doute à quel point le poids des conventions restreignait alors encore beaucoup la liberté d'expression...

A ce stade des intentions, tous les traitements sont possibles, et on était loin d'imaginer une mise en scène aussi littérale et scolaire du texte de Molière. Car le génie de Marleau réside dans son art du

subterfuge visuel au service de la symbolique d'un texte. Comme ces *Aveugles* de Maeterlinck, production où les personnages consistent en une projection de visages animés sur des masques, mais une projection si vivante que, jusqu'à la fin, le public n'arrive pas à déterminer s'il a affaire à des chimères ou à de vrais comédiens. Belle manière d'égarer le public et de le mettre dans la même confusion que ces aveugles, errants depuis la mort de leur guide.

Rien de tel dans ces *Femmes savantes*. Comédie de 1672 où Molière ne se moquait pas tant de ses contemporaines qui cherchaient à s'élever à travers la poésie et la philosophie, que des pédants et autres pique-assiettes surfant sur cet engouement. On pourrait imaginer une mise en scène qui, par des angles durs, sauve les premières et accable les seconds. Ou alors un bal endiablé où le verbe, versifié et particulièrement déchaîné dans cette partition, est un carburant à jouer. On pourrait tout imaginer en fait, sauf cette proposition statique, ennuyeuse comme la pluie et absolument non profilée. Les acteurs ne méritent pas, mais, dans un décor paresseux – un escalier, une fontaine –, jouent le texte à la lettre sans aucune autre ambition que celle d'être entendus. Non, vraiment, voilà un spectacle qui fait ploc. **M.-P. G.**

Les Femmes savantes, jusqu'au 2 nov., à Vidy-Lausanne, 021 619 45 45, www.vidy.ch

Une nouvelle direction à La Bâtie?

> **Scène** Le Conseil de fondation examine ces jours une possible mise au concours du poste occupé par Alya Stürenburg depuis 2008

Le poste de direction de La Bâtie-Festival de Genève va-t-il être remis au concours ces prochains jours? Depuis la fin de l'été, la question traverse le milieu théâtral. Elle sera tranchée d'ici à la fin de l'année par le Conseil de fondation La Bâtie. Déjà, des vocations se profilent. Une chose normale. Doté d'un budget de 2,6 millions de francs, le rendez-vous de la rentrée est devenu un des moments clés de la saison genevoise avec sa programmation danse, théâtre et musique de qualité. C'est, pour beaucoup de spectateurs, l'occasion unique de naviguer d'une discipline à l'autre et de découvrir de grands noms de la scène européenne aux côtés d'initiatives plus risquées.

Cette renommée, on la doit en grande partie à Alya Stürenburg, directrice depuis 2008, qui a su ramener le calme dans une embarcation chavirée – entre 2004 et 2007, le festival a connu trois directions – et inventer une programmation équilibrée entre productions confirmées et coups d'essai. La sixième édition qu'elle a signée en septembre dernier a été particulièrement saluée par la critique, tandis que la fréquentation se situait, comme de coutume, autour des 33 000 spectateurs pour seize jours de festival.

Dès lors, si le Conseil de fondation La Bâtie décidait de ne pas mettre au concours le poste de direction d'ici à la fin de l'année, personne ou presque ne crierait au scandale. Allant de trois ans en

trois ans, avec un maximum de neuf ans, le mandat de la directrice, qui a été confirmé en 2011 à travers un concours, pourrait courir jusqu'en 2016 ou 2017, sans que l'affaire ne relève de la rente de situation.

Comme une institution

«D'autant que, vu le budget, nous considérons La Bâtie à l'égal d'une institution type La Comédie ou Le Poche, dont les directions sont a priori établies pour dix ans – à raison de quatre ans, plus deux fois trois ans», relève Virginie Keller, cheffe du Service culturel de la Ville de Genève. Pragmatisme identique du côté de Pierre-Alain Killias, président du Conseil de fondation La Bâtie, qui voit même plus loin en matière de calendrier. «Notre fondation a été créée en 2010. Pour nous, le mandat de Mme Stürenburg débute à cette date et pourrait, dans l'absolu, courir jusqu'en 2019 au vu de la règle statutaire des trois fois trois ans. Cela dit, le Conseil de fondation va se réunir pour discuter de cette échéance.»

Car, évidemment, on pourrait tout aussi bien imaginer un tournus de direction plus fréquent pour un festival comme La Bâtie, qui revendique une ligne contemporaine, curieuse et robotative. Plus généralement, la Genève culturelle devrait sortir de l'amalgame immanquablement établi entre une fin de direction et un désaveu. Myriam Kridi, qui achève

cette saison son mandat de six ans à la tête du Théâtre de l'Usine, est un parfait exemple de réussite et cède sa place sans aigreur. «Même si mon intérêt pour la création émergente est intact, mon énergie est forcément entamée après six ans au même endroit. Mon mandat arrive à échéance, je n'ai pas le choix de rester ou non. Mais je me réjouis d'investir de nouvelles fonctions, de découvrir de nouveaux horizons», commente la jeune femme qui, à ce stade, ne connaît pas encore son avenir professionnel. «C'est un peu la poule et l'œuf, poursuit Myriam Kridi. Si les directions bougeaient plus facilement à Genève, les directeurs ne s'agripperaient pas tant à leur mandat. C'est sans doute aussi par peur de ne pas retrouver un poste ailleurs que chacun milite pour prolonger le sien.»

Réflexion judicieuse qui fait écho aux Rencontres théâtrales organisées par la Ville, l'an dernier. «Cette question des directions et des missions des lieux est beaucoup ressortie, confirme Virginie Keller. Pour revenir à La Bâtie, il n'est pas impossible que le profil de ce festival change lorsque la Nouvelle Comédie prendra en charge les grands spectacles européens.» Sami Kanaan, ministre de la Culture genevois, vient d'annoncer le report de la construction de cette institution phare à 2020... Ça laisse quelques années pour y penser.

Marie-Pierre Genecand

PUBLICITÉ

Johnny CLEGG
Celebrating 30 years on stage

Théâtre du Léman Genève
Mardi 12 nov. 2013 20h30

Unique concert en Suisse Romande

promoted by: allblue, Pastiche Arts

LOCATION: Ticketcorner – www.ticketcorner.com
TEL. 0900 800 800 (CHF 1.19/min) • Fnac – www.fnac.ch
La Poste, Manor, CFF • GENEVE: Globus Centre Balaxert, La Praille

allblue, Pastiche Arts présentent:

Gerardo & Carmen NÚÑEZ CORTÉS
«Reunión Flamenca»

BFM Genève
Mardi 27 nov. 2013 20h30

Unique concert en Suisse Romande

LOCATION: Ticketcorner – www.ticketcorner.com TEL. 0900 800 800 (CHF 1.19/min) • Fnac – www.fnac.ch
La Poste, Manor, CFF • GENEVE: Globus Centre Balaxert, La Praille